BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:

mement continue, sau avis o

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

raire, Grande-Place, A Lit.LE, chez M. Begins, Un s'aboune et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nam, 1 ; A TOURCOING, ches M. Vanaver A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourge, S; A SKULELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Made

Voir aux dernières nouvelles.

ROUBAIX, 4 MAI 1871

Réveries et réalité

Il n'y a pas de vérité absolue en politique. Une forme de gouvernement qui onvient admirablement à une nation out, appliquée à une autre, devenir détestable

Cela dépend du caractère, des tradilions, des mœurs, du tempérament de ces peuples.

Youla ce que ne veulent pas comprendre des gens, pourtant très intelligents, instruits parsois, mais qui ont le tort d'obeir aveuglement à cette despotique maitresse qu'on appelle l'Utopie

Le principe républicain est, certes, l'un des plus légitimes que nous connaissions; le gouvernement de tous par tous est une formule qui doit séduire tous les esprits libéraux.

Et pourtant, ce principe et cette formule, qui font la force et la gloire de l'Amérique du Nord, n'ont jamais pu réussir à s'implanter définitivement chez les peuples de l'ancien monde. En France, par exemple, les essais qui en ont été faits, ont amené toujours des bouleversements et des catastrophes, dont nous ne prévoyons pas encore la

Le monarchie héréditaire constitutionnelle a donné dans le siècle présent, et dans les siècles passés, un essor incomparable à toutes les gloires françaises, gloires littéraires, gloires artistiques, gloires industrielles; elle a donné en outre, le calme et la prospérité; mais nous sommes persuadés que cette forme gouvernementale ne vaudrait rien pour

Et la raison en est bien simple. C'est que les mœurs et le tempéra-

ment des Français ne sont pas ceux des

Et qu'il faut, à chaque peuple, un gouvernement conforme à ses traditions, à ses besoins, à ses défauts, à ses qua-

Voilà pourquoi nous sommes convaincus de l'inanité des efforts des prècheurs de Républiques. Ils auront beau écrire sur tous les murs République française. Liberté, égalité, fraternité; ils auront beau aligner de grandes et belles phrases, aussi vides que sonores, ils ne feront jamais que la forme républicaine soit d'accord avec les instincts ou les sentiments des Français; ils ne nous donneront qu'une liberté frelatée, une égalité dérisoire et une fraternité à la Robespierre.

Une révolution politique comme celle qu'on veut nous imposer n'est pas l'affaire d'un jour; c'est l'œuvre de plusieurs siècles, et l'erreur des républicains français, c'est de croire qu'il suffit de chasser les élus du peuple de leur palais et d'aller faire une démonstration à l'Hôtel-de-Ville de Paris pour fonder la République.

Cette erreur nous a déjà coùté bien du sang et bien des larmes ; elle a causé à la France, depuis 80 ans, des pertes matérielles immenses, irréparables, et pourtant, ils ne sont pas corrigés!

C'est qu'ils sont de ceux dont le prophète a dit: « Ils ont des yeux et ils ne voient point, ils ont des oreilles et ils n'entendent point.»

Mais pourquoi faut-il quevous, travailleurs des villes et des campagnes, vous soyez les tristes victimes de ces rêveurs et de ces ambitieux!

Jusques à quand les supporterezvous? Jusques à quand vous laisserezvous duper par leurs promesses mensongères et aurez-vous confiance en un système fatal, qu'ils appellent du nom de Progrès et de Liberté, qui ne vous a jamais donné que despotisme, malheurs, honte et misère.

ALFRED REBOUX.

A Dunkerque, comme à Roubaix, le chiffre des abstentions a été tellement considerable que les élections munici-pales devront être recommencées dimanche prochain. C'est, écrit l'Autorité, un sanglant affront pour le suffrage univer-

Cette déplorable tiédeur, cette coupable indifférence devant le scrutin, prou-vent combien nous sommes peu dignes

de ce grand principe d'égalité. L'artisan, qui enviait jadis l'heureux qui jouissait du cens électoral afin de nommer des hommes qui représentas sent ses idées, que nous répondra-t-il aujourd hui, quand nous lui dirons que lui seul a fait défaut aux dernières élections municipales? Nous ne sommes pas cependant à une époque où il faille jouer avec ses principes civiques.

Le bon cœur de tous les citoyens est indispensable au salut de la France; le lui refuser, c'est plus qu'une faute, c'est pactiser avec ses ennemis.

Dépêches télégraphiques

Service particulier du Journal de Roubaix

Versailles, 3 mai, 8 h. mat. On entend une violente canonnade, mais on assure qu'aucun événement im-

portant n'est arrivé cette nuit. Nous avons des nouvelles de Paris du 3 au matin.

Les journaux publient le texte de la sommation du 30 avril pour la reddition du fort d'Issy et la réponse de M. Ros-

sel, dans laquelle il déclare que si on lui envoie de nouveau une sommation aussi insolente, il tera fusiller le parle

Le Vengeur dit que le général elle-mand von der Tann a envoyé une dépê-che à la Commune. Paschal Grousset y a répondu.

a répondu.

Les dépèches officielles de la Commune ne font aucune mention de sa défaite et de l'occupation de Moulineaux, du château d'Issy et de la gare de Clamart.

Le bruit de la démission du maréchal Mac-Mahon, annonce par les journaux de la Commune, est complètement faux.

Paris, 3 mai, 8 h. matin.

Des renseignements de source communale disent que la moulin Saquet a été violemment attaqué la nuit dernière et que les Versaillais ent été repoussés.

Dans un combat d'intanterie dans le village d'Issy, les Versaillais se sont avancés jusqu'à la mairie, puis ont été repoussés. Les pertes sont sensibles des deux côtés. deux côtés.

Divers combats d'infanterie ont eu lieu depuis bier soir à Neulity. Suivant des renseignements de même source, les attaques des Versaillais ont

source, les attaques des Versaillais ont été repoussées, et des deux côtés on occupe les lignes respectives.

M. Rossel a assisté hier à la conférence du comité du satut public.
On annonce la démodition de la colonne Vendôme pour le 8 mat. Le journal le Vengeur dit qu'on fera tomber la colonne tout d'une pièce sur une couche de dix mètres de furnier pour amortir le choc. Les membres de la Commune et les bataillons de la garde nationale seront présents.

Bertte, mardi, ? mai.
Séance du Parlement. — Le projet de loi relatif à l'incorporation de l'Alsace et de la Lorraine a de renvoyé à une commission de vingt-huit membres.

Au commencement de la discussion, M. de Bismark a luit la déclaration sui

« La France, en possession de l'Alsace, menaçait continuellement l'Allema-« Le 6 août 1866, l'ambassadeur de

France me remit un ultimatum exigeant la cession de Mayence à la France, sous peine d'une déclaration immédiate de guerre à l'Allemagne. « Ce ne fut que la maladie de Napo

léon III qui empêcha ators l'explosion de

« Pendant la dernière guerre, les puis-sances neutres ont fait des propositions de médiation, ayant pour objet, d'abord, le paiement d'une indemnité de guerre par la France et le démantèlement des forteresses. Cela ne nous suffisait pas. Il fallait faire reculer la station de sortie de la France

On proposa alors la neutralisation de l'Alsace et de la Lorraine.
« Mais cet état neutre n'aurait eu ni

l'envie, ni la force d'observer la neutralité en cas de guerre. « Nous étions donc obligés d'unir ter-

ritorialement l'Alsace à l'Allemagne, afin d'assurer la paix de l'Europe.

« Il est vrai que nous avons contre nous la population alsacienne et lorrai-ne ; capendant celle population est verine ; capendant cette p tablement allemande.

« Nous tâcherons de regagner celte population par la patience et l'affection allemandes, et surfant sons de l'affection allemandes, et surtout nous lui accorde-rons des franchises communales. »

Versailles, 2 mai.

Versailles, 2 mai.

Une dépêche de Lyon dement, le bruit que de nouveaux troubles aient éclaté dans cette ville.

Le conseil des ministres s'est opcupé hier de la question des élect ons partielles à l'Assembiée nationale. Une partie du ministère insiste fortement pour que les élections aient lieu le 28 mai.

Voici, dit le Sar.

Voici, dit le Sar.

d'après un des officiers faits prisonmers nier, un état des forces ectives de la Commune, beaucoup plus exact que ceux qu'oni été publiés précedemment. La garnison communaliste des forts est de 15,000 hommes, dont 2,000 artilleurs. Ils recoivent une haute soide et des vivres de choix à discrétion; mais its ne sont jamais relevés. La Commune dispose, en outre, dans l'intérieur des murs de 20,000 hommes de troupes sur sequelles on peut compter. Si l'on avait trop diminué l'effectit des troupes communalistes, le chiffre des troupes versaillaises avait été non moins exagéré. Je tiens de source sûre qu'en effectuant son premier versement entre les mains du général de Fabrice, M. Pouyer-Quertier n'aurait obtenu que d'élever l'effectif des troupes sous-Paris au chiffre de 415,000 hommes et on de 160. Or, si le chiffe e 100 est

pes sous Paris au chiffre de 115,000 hommes et non de 160. Or, si le chiff e 100 est dépassé, le chiffre 115 n'est pas encore at-

On lit dans le Gaulois :

Cest est encore l'uistoire d'un prisonnier. C'est peut être la même que toute les au-tres. Mais la ressemblance ne prouve qu'une tres. Mais la ressemblance ne prouve qu'une chose, c'est que les trois quarts de gens qui se font tuer, blesser ou emprisonner pour la Commune, sont enthousiastes au même degré. Il était 11, devant nous hier, le garde na-

Il était 11, devant nous hier, le garde na-tional dont je veux vous parier; il était la penaud, gêné, l'œil trouble, le tête basse. C'était dans le bureau du commissaire qui lui-même intercogenit.

Où avez-vous faire le ? Vous aviez une arme ? — Oui, monsieur, un fusil à taba-tière. — Combien aviez-vous de paquets de cartouches ? Cinq. — Et vous en avez pro-lé ? Onatre cartouches en tout. monsieur. arme? — Oui, monsieur, un fusil à tabatière. — Combien aviez-vous de paquets de cartouches? Cinq. — Et vous en avez brûlé? Quatre cartouches en tout, monsieur. — Pourquoi êtes-vous allé au feu? Dame! vous comprenez, on est venu me che cher; je ne savais que faire. Le concierse avait été réveitlé le matin à cinq heures; il avait dit que je devais être encore chez moi, on est entré, on a allumé ma chandelle et l'on m'a dit de me lever et de marcher. — Et vons n'avez rien répondu? Pardon, j'ai dit que j'aimerais mieux aller à mon travait comme avant. — Et bien? C'est alors qu'on u'a fait un signe; vous comprenez? Si tu ne marches pas, fusillé!... On vous adit.... Qu'on viendrait me fusiller chez uoi si je ne marchais pas. Alors je suis allé avec les autres. — Et quand vous êtes arrivé à Issy vous avez tiré? Oui, querques coups, comme je vous l'ai dit. — Sur qui? Sur les gendarmes ou sur la figne? Je ne sais pas moi. Sur une maison, je crois. — Comment, vois croyez? Dame! oui, il y avait devant nous dans la fumée, une maison. On nous a dit. Tirez dessus! i'ai tiré: mais je n'ai atteint dans la fumée, une maison. On nous a dit : Tirez dessus! j'ai tiré; mais je n'ai atteint personne, monsieur....—Qu'en savez-vous? Oh! je n'ai pas eu le temps. On m'a forcé.... Yons touchiez votre soide? Certainement, depuis le commencement. — C'est

et s'en va de l'air la plus insouciant monde.

Et quand il est parti, un adtre lui saccet la mème soène se répète mot à mot. Il des cas où la sténographe parle plus cloquement que tous les rècits de la terre.

Nous savons de source cortaine, di fautoir, que dans une des d'interes rémi des membres de la Commune. Le que de la capitulation a été présentée et mise voix. 25 membres seul-ment se sant process cont e, mais leur attitude était si me conte, et ils avai-ni montré tant de détentation dans le début que la majo ité n'a cosé passer outre et la question a été at donnée.

Paris-Journal public la lettre suivante:

* Monsieur,

* Pai voté contre l'orgence demandée pour le projet de loi dépose samed par le ministre de la justice. Mon vols vous a étoné actualisé, et vous croyez que l'eu doit donder l'expication. Cette expiteation est facile.

L'hi-toire et mon expérience mont ap ris que pendant les crises violentes, artout dans les temps de gaerre civile, les fois faites d'argence sout presque toujours des ce vree d'irrétlexion, d'entraliennent, de colère, et qu'elles laissent à ceux qu'i les out vôtées, ou des regrets et des remo ds. Je suis donc en garde, en défiance, contre taute demande d'urgence, et je la repousse quand elle n'est pas évidemment commandée pa les circonstances.

evidenment commandes par de contre du projet de loi présenté par M. Bufaure, l'ai pensé, et réflexion faite, ir pense encoré que ce projet n'ajoute rien aux garanties de la loi exi-lante, dont l'efficacité est dipois fongtemp sprouvée, et qu'il suffa nit d'en rappeler les prescriptions par une inculai e. Ce qui m'a été démontre re l'est donc pas l'u gence, c'est l'instillé du projet de la loi, j'ui voté contre.

· Vous désirez l'explication de mon vote. La voita

I a l'honneur monsieu , d'être votre trèshumble serviteur.

« A. Peyrat.»

On it dans to T unut official de ce matin: Les élections municipales se sont de on plus parton la pre la plus gande requirité. A Lyon soulement, et dans un soul que trèr celui de la Gaillouière, s'et produite une tentative de désordre, bentôt repri née, îné un norité factieus e s'est emparée de la Mairie; elle en a été chassée par la fo ce.

Les résultats des elections conne jusqu'inj sont pleinement satisfaisants. Les gandes villes sout res'ées sourdes aux excitations répandues en provinces; elles ont voté avec calme, et ont lai sé sans écho l'insurrection de Paris, partout dé-avonce par l'opinion républicaine comme par les autres opinions.

ASSEMBLÉE NATIONALE

Séance du 2 mai.

Présidence de M. GRÉVY.

La séance est ouverte à 3 h. 20.

Il est donné lecture du procès-verbal, qui

est adopté sans discussion.

M. DUCHATEL expose qu'il avut l'intention d'un ripelter samedi le ministre de l'intérieur, sur la contradiction existant entrelà résonse à lui faite par l'immistre de l'in-térieur à la rédaction du Montrer des Com-mun's d'epuis huit joirs; mais d'est heureis de constater qu'il y a prog ès nommer in

EFUILLETON OU JOURNAL DE ROUBAIX. 5 MAI 1871.

- 28 -

DERNIER IRLANDAIS

ELIR BERTHE

VII LE BON MESSAGER

Le soir du même jour, quelques heu-res après le coucher du soleil, un petit

conciliabule s'était formé dans la conciliabule s'etait forme dans la pre-mière pièce du logement de William Sullivan à Lady's-Church. On était sans feu et sans lumière, comme si l'on eût craint d'éveiller au loin l'attention par un eclat inaccoutumé ; on causait à voix basse, d'un air mystérieux. De temps en temps, un des assistants traversait le jardin qui précédait l'habitation et il semblait épier dans le sentier l'arrivée d'un personnage impatiemment attendu, tandis que William allait ecouter aveinquiétude à une porte intérieure dont

les fentes laissaient échapper un rayon lumineux. Au dehors, le ciel était som-bre, sans étoiles et sans lune. Par mo-ments, un vent impétueux faisait clapoter les eaux du lac voisin et produisait dans les roseaux des plaintes et des frémissements bizarres; puis tout retom-bait brusquement dans un profond silence qui eût permis d'entendre voler moucheron à travers les ruines.

Vers le milieu de la nuit, William se levi de nouveau et dit d'une voix étouf-

- Il) est impossible d'attendre plus longtemps; l'heure est venue... Je vais prévenir milord.

Un murmure de satisfaction accueillit cette annonce. L'aveugle s'avança vers la porte intérieure, qu'il ouvrit et qu'il referma aussitôt sur lui . Dans la seconde pièce, Richard O'Byrne

était assis sur un billot, en face d'une table grossière où brulait une petite lampe. Sur cette table on voyait épars lampe. Sur cette table on voyait épars des lettres écuites en chiffres, des cahiers chargés d'hiéroglypes, des cartes géo-graphiques. Des pistolets et un poignard indien servaient de presse-papiers. Ri-chard était si profondément absorbé par son travail, qu'il ne s'apercevait pas de l'entrée de son hôle. Celui-ci attendit près de la porte qu'on lui adressat la pa-

Enfin. O'Byrne sortit de ses méditations et attacha sur le vieillard un regard bienveillant.

-Vous venez me prévenir qu'il est

temps de nous rendre au rathe du Lord-Abbot, dit-il; bien, bien, je suis à vous, mon cher William.

Et, malgré cette assurance positive, il

restait immobile.

— J'espère, milord, demanda l'aveuole timidement après une pause, que Votre Honneur a reçu de bonnes nou-velles aujourd'hui des cómtés du Nord et du Sud ? La Jeune-Irlande est-elle

prête enfin à commencer la lutte?
Un nuage passa sur le front de Richard, et il s'agita comme si cette question venait de réveiller de secrètes an-

- Diable! mon vieil ami, répondit-il, en s'efforçant de sourire, voilà ce que j'appelle aller droit au but, et vous poussez les questions comme un coup d'épés. En bien! Witliam, ajouta-t-il en baissant la voix, je répondrai nettement à mon tour, car je n'ai rien à cacher à un homme de votre expérience et de votre sagesse. Vous me demandez si la Jeune-Irlande est prête à la lutte? Oui et non.
Oui, s'il s'agit du pauvre paddy en
guenille qui revendique le droit de
vivre sur cette terre où il est né; celuilà est toujours prêt, car il a toujours faim, il a toujours froid, il est toujours opprimé; il ne craint rien pour sa vie, qui lui est à charge; il ne redoute pas les confiscations et l'exil; son arme est dans le premier bâton venu, dans les pierres qu'il ramasse sur le chemin... Non, il s'agit de ces personnages haut placés qui voudraient avoir les bénéfices de la

المركة ولا الالسونية الما يسان والم

rébellion sans en courir les dangers; qui aiment leur pays sans doute, mais pré-fèrent de beaucoup leurs intérêts personnels, leurs positions, leurs fortunes. Ceux-là hésitent toujours, sous prétexte que l'heure n'est pas venue, ou attendent que le sort ait donné à l'entreprise pour l'avouer et partager la victoire ; jusque là, ils payent de belles paroles, de sentiments généreux, et se ménagent peut-être les deux partis... Non, ceux-là ne sont pas prêts, William, et ils ne le se-ront pas de sitôt!

Il avait prononcé ces paroles avec amertume et se promenait à pas rapides dans la cellule. Au bout d'un moment il continua:

— Heureusement ceux dont je vous parle, William, les prudents et les ha-biles, seront emportes, je l'espère, dans un grand mouvement national. Ils n'hé siteront plus quand l'explosion se fera tout à coup sous leurs pieds et sur leur tête. Il s'agit de frapper un coup vigoureux, et nous le frapper un coup vigou-reux, et nous le frapperons... dans quel-ques heures peul-être. — Cependant, milord, il est dangereux de précipiter les choses quand il s'agit d'une si vaste entreprise. Il vaudrait mieux attendre que toutes les précautions étant prises... Attendre! repliqua Richard, et le pou-vons-nous? Voilà le lord-lieutenant instruit du complot, et d'ici è peu de jour-'Angleterre va remplir nos ports de vaisseaux, nos villes de soldats. D'un autre côté, les démeles qui sont surveius entre les gouvernements de la France et de

and the state of the state is the same

la Grande-Bretagne semblent det ir s'arranger bientôt; que deviendrious-nous si la faculté de faire entrevoir à nos adhérents l'appui de la France nous était tée? L'Irlande, seule, en présence de sa puissante ennemie, recuferait d'effroil Non, non, William Sullivan, les instants sont précieux, il faut en profiter, il faut en profiter, Il faut qu'avant huit jours, continua-t-il d'une voix sourde et pénétrante, nous arborions notre drapeau sur la tour de Saint-Patrick, à Dublin, ou que nos corps soient rafonis dans les caveaux de Saint-Michan avec ceux de John et d'Henri Sheares! — Eh bien! milord. répliqua Sullivan avec fermeté, ce sort ne m effrayerait pas plus qu'il n'effraya jadis ces illustres martyrs... Dien sauve l'Irlande et confonde ses enn mis l

Richard sourit de nouveau - William, s'ecria-l-d, communique z cette ardeur à ceux qui nous approche d; souvenez-vius que vous descend z de ces bardes intrépides qui animaient la jeunesse de nos claus dans les combats, Il est plus important que jamais d'exal ter les tétes, d'échauffer les courages. l'en crois cette correspondance (et il frappait du doigl avec ironie les nombreux papiers étilés sur la table), le résultat de la grande entreprise depend de nous seuls. Dans les comies que 1 a purcourus, l'on est pret à se souls r la membre signal mais premier signal, mas in string gel to donnera?

donnera?

Nos amis po tendeni quel dan ja il des confress du centre d'un suri partidistions of prient pour vous. --